

Christophe Leduc

# Prophète du macadam

<http://tof.over-blog.com>

13 juillet 2006

Publication sous contrat Creative Commons : vous êtes libres de reproduire, de distribuer et de communiquer cette création **sous réserve** de citer le nom de l'auteur, de ne pas modifier l'œuvre et de ne pas en faire une utilisation commerciale.

Prophète du macadam / [christophe.leduc@gmail.com](mailto:christophe.leduc@gmail.com) / 1.42

J'aime pas la vie. Je ne sais pas pourquoi je vous confie cela, ça ne fera qu'empirer les choses, me faire descendre plus bas que terre dans votre estime dont je me fous. Peut-être est-ce pour m'assurer que votre pitié, que je récuse, vous pousse à lire ce testament.

Rejoindre les macchabées ne me déplairait pas ; ceux-là au moins ont parfois leur épitaphe. Les solitaires parcourent les allées ombragées du cimetière déjà bouffé par la forêt et le chiendent où je me décomposerai. Les lâches se réfugient dans le passé, ils marchent dans la mort déjà, presque heureux, pensant recueillement, semblant honorer la mémoire des disparus, maintenir un lien bien illusoire avec un souvenir fantomatique qui s'estompe malgré leur deuil interminable, malgré leurs pensées incessantes pour l'être aimé qu'ils reconstruisent pour l'adorer – ce rat, ce moins-que-rien qui, mort, en pourrissant, en nourrissant la terre, vaudra bien plus que sa misérable existence d'esclave. Ce passant jettera un regard horrifié sur mon message pour l'éternité : je vous hais. Je vous vois déjà sourire, idiot que vous êtes, pensant avec votre sourire en coin à la vile rage adolescente...

Je le vomis, votre sourire ; quand je le vois s'esquisser sur le masque des fats, mon corps est pris de tremblements, mon esprit tourbillonne et je vous souille, car ainsi vous, l'être de papier, l'être de sucre, fondrez, comme ont fondu mes dents sous les assauts de mon acidité interne.

Je pourrais être votre père mais je ne le suis pas, ne le serai jamais, car mes enfants d'avec la putain seront morts-nés. Mon père n'existe pas, pas plus que ma mère ; j'ai vu dans mes cauchemars le taureau et la truie, j'ai ces macaques accrochés dans le dos par leurs mains trop serrées, je les ai vus sans les avoir connus, mes géniteurs pathétiques.

Ne m'offrez pas cette hypocrite compassion, de l'ordre du réflexe philanthrope qu'a programmé leur propagande : vous n'avez rien compris, vous l'automate vulgaire, pataugeant encore dans la moiteur de votre geôle matricielle ; vous sauriez sinon que je ne suis pas un orphelin, pas comme vous l'entendez ; peut-être un orphelin universel, une brebis égarée loin du troupeau, des pâturages clôturés – bien qu'ils soient beaux, ces pâturages, bien qu'ils paraissent immenses pour les

insectes que nous sommes, des mouches dévorant la chair des brebis putrescentes, des mouches sous une cloche de verre, ensoleillée, offrant monceaux de chère à nos mille yeux, bientôt deux mille ; une serre aux parois si lointaines que jamais vos élytres ne vous y porteraient, jamais assez vite ne vous propulseraient pour vous y écraser.

J'ai quelque estime de Dieu, ce dictateur infiniment habile, illusionniste de la valse des hommes sur sa main gigantesque, les menaçant à chaque instant de les écraser de son incommensurable puissance. Comme il est doux et chaud, le sol que vous foulez alors, juste assez meuble pour que vous en travailliez la surface, juste assez poreux pour engloutir vos déjections. Mais Dieu est mort et j'ai pissé sur son cadavre.

Je m'emporte et déblatère... Paroles futiles, des banalités que l'on entendrait presque sorties de la bouche de la plupart des cyniques ; pas vous, certes, sans doute pas vous, vous êtes entre leurs cuisses, vous me semblez bien trop docile pour ne pas vous plier à la pensée unique, que s'amuse à inventer nos cyniques, nos élites toujours actuelles, au cours de leurs

interminables journées de beuverie, d'infanticides, quand ils n'ont plus le cerveau assez alerte pour disséquer le présent éternel ; car ces cyniques dans leurs minuscules moments éructent mes paroles dans l'intimité d'un boudoir, dans un râle, leur bite dans la bouche d'une fillette, me réduisant par là même au néant, me condamnant à ânonner l'apocalypse et par ce biais à m'enfoncer plus profond dans le trou noir de mon existence inutile, dans ces embryons morts de la pensée véritable, non seulement interdite, mais impossible à tous, même aux cyniques d'en haut qui ne font que se reproduire à l'identique, dans cet univers à jamais figé qu'encore vous encensez, cet univers désenchanté de « *gestes qui se répètent, encore et encore, et des milliers de fois* ».

Il est beau cet individu que j'abhorre, ce pâle ersatz d'être pensant. Je vois à votre sourire-panique que vous tentez de fuir, essayez la distanciation pour ne pas être contaminé par mon fiel – mais voyez-vous c'est inutile, car je vis dans un monde par trop lointain du vôtre. Moi le prophète ermite, de ceux qui s'auto-éliminent, et vous l'idiot, vous le naïf, le lâche colonisateur des îles

paradisiales dont vous viciez l'atmosphère par votre décadence.

Mais si je m'emporte et déblatère, vous disais-je, ce n'est pas même par altruisme, pas même pour vous éveiller – une lumière bien inutile pour des esprits éteints, glacés. D'autres ont essayé, les mêmes que moi sans doute, les mêmes depuis le temps immémorial où tout s'est arrêté, sauf les machines, hormis la marche sauvage du capital, sa croissance et celle des catalogues de nouveautés, tout, sinon la destruction. Le dernier sage s'est pendu bien avant que j'existe et je ne suis que son fantôme déjà mort ; ce n'est pas même par fierté, puisque j'ai beau tenter de triturer mon cerveau trépané, j'ai beau serrer ce cœur froid et figé dans ma poitrine ouverte, j'ai trop conscience que rien de moi n'existe sinon cet éphémère et intangible feu-follet. Réfléchissez, est-ce que pour vous j'existe ?... Mais il suffit, si je vous parle c'est pour vous dire *ce que je vis*.

Quand je n'étais qu'une coquille vide que les gens voyaient encore ; que je plaisais... Car oui, je plaisais – c'est-à-dire que les gens me saluaient, ils me touchaient

parfois et me parlaient ; bien sûr, sans que nous communiquâmes réellement, sans créer quoi que ce fût, mais nous brassions de l'air et consommions ensemble quelque bêtise matérielle. Bref, à cette époque donc, je me laissais vivre, c'est-à-dire que je ne vivais pas à proprement parler – je suivais le cours d'une existence routinière, répétitive et vide. Un jour je découvris l'atome... Ho ! moquez-vous, du haut de votre savoir académique normalisé, je n'en ai rien à foutre ; plus que de le découvrir, j'ai *ressenti* l'atome, le néant absolu de la matière.

On m'a tout dit et tout appris. Tout ce qui était déjà admis. Paroles présomptueuses – je n'en ai cure –, à l'heure devenue ère où nos plus grands cerveaux s'agitent en vain – mais ils travaillent pour rien, ayant atteint la limite du possible pour l'Homo Sapiens sapiens déliquescents. Certains prophètes de l'Apocalypse parlent déjà d'une dévolution rampante, invisible encore, masquée par les couleurs chatoyantes du dernier technogadget. Je parlerai de stagnation – et c'est sans doute bien pire, l'immobilisme. L'humanité a peur de se jeter à corps perdu dans la science pour engendrer son successeur – sans rien faire par ailleurs

pour endiguer son avancée. Nous sommes dans l'entre-deux, lâches donc inactifs, en attente du prochain cataclysme, de l'utopie d'avenir de l'apprenti-sorcier ou de la dernière pub pour un plastique. Sociétés condamnant, éliminant tous les premiers mutants ; humanité transie, sous le règne du déni et de l'obscurantisme : dévolution.

Croyez-vous encore au libre arbitre de notre race ? Dieu a érigé le carcan d'une carcasse de haine, d'un éphémère générateur de fureur – les lambeaux du cadavre fantasmé du prochain détesté nous bâtissent, leur bidoche purulente fait notre sève, nos frénésies... Et la Mégalopole nous engloutit dans son vagin démesuré, charriant du sperme mêlé de poudre d'or ou bien d'éclats de plomb.

Quand la machine nous surpasse par la logique, quand vous n'êtes vous-même qu'une machine biologique – mais vous rouillé déjà, vous dont les muscles atrophiés ne relient plus votre ossature, vous lent, si lâche, tellement faillible ; l'ancien maître devenu chien, un chien très vieux, agonisant, se traînant en boitant de sa niche plein de puces jusqu'à l'endroit, dans les ténèbres,

où vous montez la garde, tranquille, dans un jardin français aux massifs circulaires – des rosiers magnifiques aux nuances amarante, sur un lit d'émeraude, dont les épines vous arrachent, quand vous les approchez, quelque lambeau de chair qui devient un ruban nécrosé, bientôt bleu électrique puis gris passé, souillure séculaire.

Il y a une chose que j'ai oubliée, bien qu'elle soit importante pour ce qui suit : je suis invisible aux yeux des hommes – seules les machines m'aperçoivent.

Évidemment, je ne suis pas immatériel, je ne vais pas vous débiter un conte semblable à ceux du vingtième siècle. Disons plutôt que je suis à ce point banal, tellement anonyme, que personne ne me voit. Je pourrais être assis en face de vous, là, regardez, en ce moment même : vous ne me voyez pas, vous ne me percevrez jamais.

Les machines, elles, enregistrent mes mouvements, insensibles qu'elles sont à la valeur humaine.

Quant à mes congénères... ah ! si pathétiques quand je les vois, moi l'invisible, l'inexistant ; quand je les vois se contempler dans un miroir de poche, ou dans celui

qu'ils croisent au détour d'un couloir rutilant ; quand ils recherchent dans les yeux des autres l'image d'eux qui s'y projette... et je regarde, et je les fixe, les dévisage, les étudie : ils ne voient rien, ils sont noyés dans la bulle placentaire de leur ego – elle est opaque.

Je m'assieds face à vous ; je vous regarde, je m'attarde, laissant mes yeux se balader ; repérer.... Je vous fixe, je me rapproche, je vous frôle, je vous dépouille... Non, vous n'avez rien senti – je n'existe pas. Vous aurez beau fouiller vos souvenirs, il n'y aura rien, pas même mon ombre fugitive.

Tenez, disant cela, j'ai lentement sorti ma lame, l'ai avancée vers votre nuque dénudée – une pression intangible, je ne veux pas vous tuer, ni même vous faire mal... juste vous démontrer. La lame calmement glisse sur votre nuque ; sans doute êtes-vous parcouru d'un frisson discret ; peut-être est-ce plaisant, une délicate sensation.

L'homme n'aime pas se faire occire par un autre – perdant de ce fait le jeu de la sélection naturelle, celui de la concurrence libre et non faussée entre tous les travailleurs. Mais il se résout vite à la fatalité... Si la main de la Mort immatérielle le sanctionne, il s'y

résout – presque heureux.

Vous, par exemple : à l'instant où ma lame glacée vous caressait la nuque, votre cerveau, le fil de vos pensées avaient déjà trouvé une conclusion heureuse au récit de votre vie. Puisque vous respiriez le parfum de la Faucheuse, sans que vos sens puissent percevoir quiconque qui le portât.

Je suis invisible. J'en ai beaucoup souffert, d'abord – croyant possibles les « valeurs humaines » et l'existence idyllique que les images me montraient. A cette époque je ne me résolvais pas à mon statut, ne le tolérais pas. Nuit et jour, en toutes situations, je criais, ma voix hurlait, mon corps se démenait pour signifier mon existence.

Peut-être cela a-t-il un jour marché... Un jour, façon de parler, abus de langage dont notre temps raffole – peut-être une seconde durant, ou quelques-unes, existais-je pour un autre fantôme... Je n'en sais rien, je ne m'en souviens plus ; de toute façon, sciemment ou pas, j'ai occulté cette phase de mon existence.

Après la phase de révolte vint celle de l'acceptation – phase douloureuse, aux nuits blêmes qu'agitaient les puissances morbides...

Ma découverte de l'atome fut concomitante à l'acceptation de mon statut de non être. Autant vous dire que ma philanthropie, déjà à l'agonie, fut laminée par ces révélations.

J'abandonnai dès lors toute tentative de vie sociale ; adieu études, adieu travail, je vous conchie ; au diable hommes et femmes, je vous exécère. Je m'enfermai...

J'avais alors sur un compte bancaire de quoi vivre pendant une dizaine d'années – dans le dénuement certes, juste de quoi payer des pâtes et une cave dans le sous-sol d'un immeuble d'une mégalopole de ce bas-monde.

Le choix d'une grande ville peut vous sembler paradoxal, à vous l'esprit étroit ; mais c'est le choix de l'homme de loisirs : lors de mes rares sorties je me félicite toujours de la décadence de notre espèce. Je vais en ville comme un Romain allait aux jeux du cirque pendant l'Antiquité : pour y voir le sang, la lâcheté sous cape d'ambition les atours des armures rutilantes ; pour regarder les hommes s'étriper et contempler la chute de l'enfant roi de dame Nature.

Ce qui m'amène aux faits. Je vois le soulagement

poindre sur votre face détestable – vous trépignez, hésitez à poursuivre cette lecture atroce, cette lettre où j'accumule, vous semble-t-il au travers de la merde séchée qui recouvre vos yeux, les considérations désordonnées. Vous vous noyez dans l'eau limpide de ma haine, un lac sans fond – remarquez au passage que vous ne criez pas, non, vous n'implorez l'aide de personne – qui pourrait donc vous secourir de la noyade inéluctable, de votre immolation par mon feu de violences ?

Notez bien que pour moi, comme pour tant d'autres, tous ces miasmes, mes éructations putrides, ne sont que la logique d'un cerveau supérieur – cerveau malade, certes, et pourrissant, oisif.

Comprenez alors, si vous n'êtes pas assommé par les drogues recommandées, si votre cerveau n'est pas encore anesthésié par les anxiolytiques dont les cyniques vous arrosent ou par les psychotropes que vous mendiez au marché noir pour l'illusion d'enfreindre les règles – quoique je cautionne une démarche jusqu'au-boutiste, irréversible, un anéantissement que je pratique avec délice pour ne plus être trop intelligent, pour ne plus trop comprendre,

cesser d'être lucide... Comprenez que plus rien ne me retenait parmi les vivants, dans les rangs des suiveurs. Je suis naïf, inabouti ; je ne serai pas grand, je ne survivrai pas. Les poisons toute ma vie m'ont transpercé de milles aiguilles – permanente perfusion de fiel, mes yeux cerclés des ombres de ce monde. Comprenez ma désespérance, à son paroxysme depuis un temps qui m'est immémorial.

Le fil de ma pensée m'amène à un souvenir particulier, à la tentative de le dégager des brumes nauséabondes dans lesquelles patauge ma souvenance.

Un jour que j'étais de sortie, une nuit avant laquelle j'avais bu jusqu'à vomir trois fois sur des passants quelconques – badauds qui n'avaient fait que fuir, inaptés à la rébellion, incapables de me voir réellement, ressentant seulement la souillure –, dans des ruelles désertes, cette nuit-là, je m'arrêtai entre deux blocs, perdu dans cet océan de béton, pour y dormir un peu.

Je me trouvais alors dans une ville ordinaire : la nuit n'y est jamais si agitée que les écrans, leurs dictateurs, voudraient nous le faire croire.

De temps en temps je m'offrais une promenade de santé, me repaissant alors de la violence et de la décadence, à dévorer à chaque instant dans nos cités malades. Afin que la virée fût à coup sûr une fête, spectacle de la foire aux monstruosité, je buvais, d'une manière que vous le timoré qualifieriez de convulsive et d'abusive ; je me pliais à un rituel extrêmement précis.

Le cérémonial prenait place dans ma cave – évidemment. Ai-je déjà évoqué ce lieu ? Je suis sûr qu'avec cela au moins je vous intéresserai.

Pour ma part, quand je fréquentais encore les hommes, j'aimais beaucoup me rendre chez eux. Leur domicile... une chambre d'étudiant, une chambre chez des parents, si exigüe qu'il se créait immédiatement, en son cocon, une atmosphère particulière, artificielle, une intimité déplacée, subie plus que souhaitée, subie avec de faux sourires – gêne et hypocrisie s'y mêlaient. Studio – antre de la débauche – d'étudiant bourgeois, jeune oisillon plein d'ambition en propulsion vers un nouveau nid, de ses ailes rachitiques et mourantes déjà ; ou bien l'autre, entretenu par des parents qui l'ont chassé, excédés, studio où l'on se vautrait parmi les cadavres de bouteille, les culs de joints et les corps putrescents des rêves brisés.... Appartements du jeune ménage ou du vieux couple, du célibataire et de son animal de compagnie – propres, une publicité brillante pour des objets tout neufs, fantasme d'une existence dont peu s'approchent. Ces domiciles étaient garnis de souvenirs – les fulgurances de béatitude punaisés sur les murs, posés sur une table basse devant l'écran, disséminés

partout, sur les étagères et les bureaux ; et les scories du désespoir se calfeutraient dans quelque coffre ou enveloppe, refoulées jusqu'au fond d'un tiroir, d'une bibliothèque. Je me plaisait à fouiner quand l'autre me préparait un toast, ou dissimulait dans la pièce adjacente quelque icône trop encombrante ou trop étincelante. Cet inventaire me permettait ainsi de posséder mon interlocuteur schizophrène – car en entrant chez vous, vous saisissiez à la patère du hall d'entrée le masque propre à ce lieu, celui peut-être qui vous rendait moins hideux, adoucissant les traits bestiaux de votre face anxieuse. J'opérais une possession systématique de mes rencontres, je dévorais leur intérieur pour ne plus les revoir. J'apprenais.

Puis vint le temps de me creuser une caverne, celle où je me retirai d'un monde que je maîtrisais à présent. Le lieu : la périphérie d'un centre ville, proche d'un parc abritant bois et lac, où les servants du dictateur local préservaient une voie pavée pour les mères de famille, un propre chemin de terre pour les joggers invétérés qui se chronométraient avec leur montre en or, qui notaient leur temps chaque soir à dix-huit heures et

quarante-cinq minutes sur le calepin les attendant dans la poche d'une chemise, dans un casier des vestiaires automatiques. Souvent je m'étais sur un banc à l'heure de pointe, buvant, fumant ; crachant sur les coureurs, qui accélèrent alors sans même se retourner.

Je ne peux pas m'étendre sur la cave en elle-même – je suis persuadé que le cliché s'est déjà révélé à votre esprit sans imagination, gavé d'évocations standardisées : une cave sombre, plafond voûté ; éclairée par une ampoule à filament épileptique et nue, qui pend de manière misérable ; un soupirail d'où filtre la grisaille du jour citadin et suinte l'eau des pluies ; ce genre de cave finalement que les promoteurs nationaux réservent aux immigrants.

Pas de décorations, un coin cuisine, un coin toilette, tous deux souillés, dissimulés. Dans une encoignure, un lit métallique, à sommier grillagé ; des draps blanchâtres, une couverture bleue très élimée.

Tel est le cadre, où, un peu plus d'une heure avant le départ, j'entamais ma bouteille. Quand je sortais j'étais

déjà bien amoché, mais le nectar commençait à peine à ramper dans mes veines brûlantes. J'emportais toujours, dans la poche de mon anorak, une mignonnette d'une absinthe raffinée, que je dégustais avec respect, par modestes lampées, au cours d'instantanés plaisants, quand le spectacle de mes congénères valait la peine qu'on s'y attardât.

Je ne précise tout cela que pour m'arracher un sourire, car je devine en cet instant votre regard mi-dégoût mi-compassion, celui de l'être faible, incapable de boire trop car l'alcool détruit l'homme, trop pleutre pour se soûler puisque incapable de maîtriser comme de contempler le démon avivé par le feu.

J'avais bu, seul dans mon sous-sol, puis j'avais marché ; d'abord vers le centre ville, théâtre de débauche. Les bars aux enseignes lumineuses et chatoyantes, les caves verrouillées par des portes en métal et les golgoths qui les gardaient, les clubs de strip-tease aux devantures opaques, devenus chics grâce à la montée du puritanisme bourgeois – c'était caché que l'on s'encanaillait ; les boîtes de nuit, hangars où s'entassaient par milliers des hyènes et des chacals, puant, suant, dansant seuls, se rapprochant pour

copuler parfois ; toutes les institutions de la société décadente des loisirs consommables, que l'on rangeait, que l'on camouflait dès l'heure des premières gueules de bois – toutes charriaient des coulées d'humains piteux, livides, olivâtres ou rougeauds, leurs vêtements comme arrachés ; à leur sortie du Paradise ou d'un quelconque enfer d'aliénation bestiale, ils riaient, les yeux vitreux injectés de sang, l'haleine fétide, les dents verdâtres, leurs appendices nécrosés et leur peau dévorée par les toxiques. Seuls, à deux, en groupes, les épaves portées par les pavés disparaissaient bien vite dans l'obscurité poisseuse des traverses. Un cloaque, que longeaient les fuyards, drainait vers les accès capitonnés une foule pas encore dévastée, décatie seulement, qui piétinait en singeant le rire cristallin de la naïveté. Un instant je fus tenté de les joindre – je n'avais jamais osé pénétrer en ces temples du jeunisme et de l'éclate. Alors j'observai tous les entrants, tous les sortants plus attentivement : ils étaient identiques ! Tous moulés par les mêmes tenues, tous blancs, lisses et bavards... Je les différençais seulement par la couleur de leurs accessoires – bracelets standardisés et colliers manufacturés. La nausée, larvée au fond de

mon estomac imbibé, choisit ce flottement de ma volonté pour éclore en une fleur acide et carnivore sur les badauds en queue de file d'attente.

Je fuis, j'empruntai la première ruelle qui s'offrit. J'y croisai un jeune ivrogne, ensanglanté, bleui, couché en position fœtale, sa face vers le mur, dans une mare répugnante – sang, pisse et vomissures, la norme pour ce genre de noyé. Et le gorille, qu'il implorait d'un murmure indistinct, de sanglots saccadés, le bastonnait, lui écrasait la gueule sous ses chaussures en cuir, lui défonçait les membres, lui perforait le ventre avec les coques métalliques en bout de pied. Je poursuivis ma course, haletant car pris d'un rire malade.

Je cavais sur la route asphaltée, entre les tours de béton, croisant des spectres moroses dont la peau blanche et terreuse semblait faite pour absorber la lumière, la noyer – pour lesquels j'étais encore plus immatériel, inexistant qu'eux ne l'étaient pour moi.

Après quelques minutes d'une course folle, parvenu dans un quartier où seuls les zombies s'aventuraient, errant, je m'arrêtai, épuisé.

Je m'endormis bien vite dans la rue, et lourdement, sur

le banc d'un terrain de basket.

Après quelque temps, je m'éveillai, hagard, le corps endolori comme jamais peut-être. Des animaux humains braillant, riant, hurlant, m'avaient tiré de ma torpeur.

Ne vous méprenez pas sur l'identité des ces animaux, vous l'homme pondéré, médian, tiède, endoctriné par les politiques correctes : elle est plurielle, voire infinie puisqu'elle recouvre la quasi totalité de mes congénères dégénérés. Il y avait là des jeunes, des hommes, des vieillards, des femmes, des vieillardes ; des enfants. Bien sûr, ils n'étaient pas agglutinés en un seul troupeau : les quadragénaires promenaient le chien du mioche autour de cette place banlieusarde oblongue ; le plus souvent, l'animal en laisse tirait son maître, bras en avant, découvrant une main, allégée de l'alliance et un poignet, réhaussé d'une montre – sportive ou élégante. Les vieux et les vieilles, engoncés dans leurs lainages démodés, leur tête couverte d'un voile ou d'un béret, se serraient aux endroits les plus éclairés – trois lampadaires et deux bancs bien ordonnés –, du côté du centre ville ; ils encadraient ce soir-là une femme enceinte à la maigreur morbide, la main posée sur une poussette bas-de-gamme, bleu nuit, y considérant

l'occupant assoupi – une mère souffrance, grosse seulement d'un ventre qu'elle semblait traîner, soutenir avec peine, cheveux défaits, blême et les traits tirés, les yeux vitreux, voilés par le film filigrané béton de la quotidienneté. Une partie des jeunes, des mecs, jouaient au basket-ball sur l'aire centrale, entre les vestiges penchants des paniers, sur lesquels pendaient encore, tordus, les anneaux de métal. Des gamins les regardaient, se distrayant parfois par une gentille bagarre.

Cette vision grisâtre était pour moi presque idyllique, abruti d'un réveil alcoolisé dans ce recoin oublié de la mégapole, habité d'êtres et de choses à demi dévastées, comme à l'épicentre d'une explosion nucléaire.

L'un des vieux s'était levé lentement, paraissant prendre son temps. De loin, son apparence se résumait à un long imperméable démodé, terne – une teinte incertaine, entre le gris et le marron. Il s'aidait d'une canne faite d'un alliage moderne, canne qu'il semblait manier avec facilité, de la même manière qu'il l'aurait fait avec un archaïque bâton de merisier.

De mon banc, je le vis s'avancer, glisser vers les attroupements de jeunes : il passa d'abord devant les cercles de fumeurs – une vingtaine de regards vagues, de têtes à casquettes ou à bonnets, s'orientèrent paresseusement, machinalement, vers le marcheur paisible qui leur sourit timidement. Le vieux était tout ce qu'il y a de plus ordinaire : un béret de laine surplombait son long visage, l'excédent de peau de ses maigres joues pendait ; seuls, se démarquaient ses yeux noirs et juvéniles, soulignés par les sombres valises des nuits blanches.

Les basketteurs ne couraient plus. Deux jeunes hommes, entourés par leurs coéquipiers, étaient en pleine altercation. Depuis quelques minutes ils gueulaient, pour un contact inamical auquel avait

répondu par une volée d'insultes.

Ils se rapprochaient, une salive sèche aux commissures des lèvres, une salive amère comme le fiel. Ils s'expliquaient en s'emportant, à deux doigts l'un de l'autre, yeux dans les yeux – âcreté de la sueur, haleines chaudes, viriles et chargées.

À présent tout s'accélérait : élan de tête d'une part, auquel répondit une poussée violente sur la poitrine. Ils se poussèrent, relevèrent le menton en s'emplissant les yeux de morgue ; repartirent en insultes. Un premier uppercut... Instant de flottement, le temps pour les opposants de se jauger. Alors ils se tassèrent, pliant les jambes, étirant, remuant les bras, provoquant de leurs mains, tournant l'un autour de l'autre à la manière de singes belliqueux.

Et ce fut le pugilat. Les coups s'enchaînèrent avec des claquements secs, peau sur peau, os sur peau, os sur os ; les coéquipiers se massèrent en une foule compacte, entourant le combat, sifflant, huant, chauffant, repoussant les combattants victimes d'une projection.

Le vieux s'approchait du ring urbain sans crainte, à son

allure tranquille et claudiquante. Quand il parvint au niveau des cordons humains, il leva sa canne et l'abattit au sol – un coup sec retentit, alliage sur béton. Deux fois, il réitéra ce geste, avant de lever un bras en faisant tournoyer le bâton au-dessus de sa tête, se tenant droit soudain.

- Mesdemoiselles, mesdames, messieurs, je réclame votre attention et demande le calme.

Le vieux, bonhomme, parlait sans véhémence ; on l'écoutait parce qu'il pensait ce qu'il racontait – un ressenti communiqué de prime abord par son regard : en cet instant ses yeux étaient figés ; ils fixaient l'au-delà de ce théâtre banlieusard.

- Mes frères s'entre-déchirent ; la meute, parquée bien loin des maîtres, s'est trouvée un exutoire. Nous sommes la misère – l'homme dépouillé de son esprit.

Qu'est-ce qui vous survivra ? Le désespoir ?...

Le vieux semblait comme ralenti par un être invisible,

agrippé à chacune des parties de son corps. Les combattants, côté à côté, incorporaient la métaphysique ancestrale de la rue ; les joueurs pénétrés par sa pupille large et monochromatique se muaient en fidèles.

- Isolez le foyer de votre haine ; contemplez-le tandis qu'il brûle entre vos mains sous le joug de votre acuité.

Il commençait à s'animer, parlant sans discontinuité, comme sans respirer.

- Alors vous pourrez le transférer. Les voies de communication s'étendent, lissés pour que les explosions propulsent la rancune. La cendre qu'écrase un richelieu devient brûlot. Et l'incendie dévaste jusqu'aux lotissements friqués, il s'attaque au muret, puis au grillage, aux herbes folles couchées par les allées et venues et les sommes du terre-neuve, il court jusqu'au pin dominant l'épais tapis d'épines, dévore le citronnier, lèche l'ocre de la façade, dévaste les meubles en noyer. Qu'il emplisse les salons cuir, détruise les tentures ! Que sa poudre,

fomentée par notre sang, soit jetée sur vos coeurs excisés !

Le vieux, visiblement vidé de sa substance, sortit alors un flingue des profondeurs informes d'une poche, ses doigts postés en position de tir – crosse, chien, gâchette. Le spectre d'un clown démodé naquit, mourut sur le fond terne de son regard vacillant. Le vieux se suicida – une détonation – et s'écroula ; l'arme demeurait dans sa main.

S'ensuivit le déchaînement de toutes les rancœurs. Comprenez bien, vous, l'enfant gâté, quelle accumulation de haine était enracinée à ces âmes isolées...

Les joueurs formaient le premier palier de la souffrance. Le sport était pour eux un exutoire, la voie de la sagesse pour expurger leurs pulsions. Frustrations sexuelles, tensions viriles, exultation communautaire... certains les noient dans la vodka, d'autres les éloignent dans le brouillard, eux les jouaient sur le béton.

Les fumeurs représentaient le second palier – le désespoir. Plus question d'évacuation dans les règles

pour eux : ils avaient choisi la fuite déraisonnée. S'échapper à tout prix des aliénations du modernisme, du libéralisme, du nihilisme – images intellectuelles qui défilaient sur les pages, sur leurs écrans ; floues, distantes, dépassées déjà ; syndromes initiaux du cancer, de la gangrène qui les avaient détruits, qui du cœur au cortex avaient laminé leurs organes. La fuite s'offrait à eux comme la voie royale, celle de l'achèvement. Celui qui devenait être blindé, vivant déconnecté, était le maître. D'innombrables nuitées devenaient mornes escapades, échappées pour la survie, contre le monde, l'évitant, perché en haut des tours dans des canapés de pneus, observant la racaille et la flicaille jouer à échanger les coups ; matant d'autres individus et leur cuirasse ; partageant une parcelle miteuse du tapis volant tissé de chanvre – et les innombrables soirées d'alors se transmutaient en inspirations profondes, à même l'herbe jadis galopante, qu'on a déshydratée pour qu'elle devienne sèche et cassante, un consommable pour ses dominateurs ; et les soirées d'alors se décomposaient en une interminable agonie, où chacun, après de longues taffes, expirait l'air vicié dans sa bulle, sans jamais dépasser ses parois,

tous riant par mimétisme – démonstration de leur survie.

Mais que faisaient alors les femmes, les vieux et les enfants ? Vous, le candide, la question vous turlupine – non pas qu'elle vous entête : qu'est-ce qui pourrait donc vous mobiliser ? Vous êtes bien naïf – ah ! Vous pensez les femmes sauvées par leur pouvoir de faire danser les hommes – ces pantins prévisibles incapables de sentiments – et d'enfanter un singe. Vous prêtez aux gamins une innocence, alors que le carcan l'a brisée lentement, comme on casse les os d'une main fragile en commençant par des caresses, par la saisir avec douceur, comme on étrangle le juvénile par une pression progressive sur le larynx, qui s'ouvre, surgit à nu et duquel on arrache une à une toutes les cordes vocales. Vous croyez les ancêtres assez pleins de sagesse pour souhaiter vivre encore – mais ils sont décharnés, et emplis d'amertume, et s'ils sont pleins c'est de leurs regrets innombrables, de leurs remords et de leurs vies ratées.

Alors, s'ils se rassemblaient, s'ils copulaient en une étreinte folle, comme une dernière danse suicidaire dans laquelle ils emportaient et guidaient le moins

lucide ou celui aux yeux que seule l'acuité ouvre sporadiquement, pulvérisant le charbon sur le béton – s'ils se réchauffent ainsi n'allez pas croire que c'est par goût : c'était bien l'ultime sursaut, l'instinct grégaire dicté par leur survie dans les prochaines heures, pour traverser les prochains heurts, anesthésier le cancer purulent qui étouffait leur âme.

Même vous, celui à qui l'on a appris le bonheur à marche forcée, commencez à saisir l'imbroglia inextricable de tumeurs que chacun exhumait brutalement. Même vous commencez à sentir la caresse brûlante d'une mort violente – car son baiser se fait incandescent, inflammation des plaies ouvertes desquelles se régale la vermine rampante du foyer, « home sweet home », martèlement de leurs fractures innombrables par la matraque des bouffons bleus.

Le mal, qui vrillait leurs tympanes pour la trépanation, éclata soudain. Le terrain de basket et ses abords, le nouveau kiosque de la danse moderne, devint un théâtre macabre, comme encapsulé dans une lumineuse télévision ; et sur le ring sanguinolent s'attisait le bûcher des sorciers et des marionnettistes, arrosé

d'absinthe frelatée et de cannabis au plastique.

Un mec, l'un des fumeurs, pris d'un rire frénétique, approcha le cadavre du vieux. En transe, il dansait mollement – vision psychédélique, mouvements amples du bassin, le tronc voûté, la tête qui tombait, en parallèle avec les gestes saccadés des bras malingres – coudes pliés, mains agitées, des relents militaires.

Il maugréait en s'agitant autour de la dépouille, qu'il commença à frapper du pied, des pieds, toujours dansant ; très vite il se prit au jeu du défouloir ; ne retint plus ses coups. Il défonçait le corps du vioque, qui encaissait de moins en moins, d'abord roulant vers des postures incongrues, effrayantes ; puis l'impact devint bruit mou, ensanglanté, comme un informe gargouillis ; et le mec se mit à défoncer le ventre, la tête qui se déformait, devenait bleue, méconnaissable, grosse de tumeurs violacées.

L'assistance hébétée par l'enchaînement de violences s'agitait – murmures, tressautements, vagues sur l'assemblée.

Face à la lapidation du suicidé, l'un des combattants initiaux, quelques joueurs s'insurgèrent ; le danseur fut

à genoux après une droite dans la tête. Une mêlée s'agglutina au supplicé dans une pluie de coups, sons mats et durs des poings sur peau – giclées de sang puis chute, en suspension durant la grâce d'un instant, et le destructeur de cadavres s'écrasa sur les trois quarts de sa face ravagée.

Voyant la mise à terre, le second combattant initial, au maillot rouge auréolé de sueur, jusque-là comme sonné, s'élança vers la mêlée – à sa suite un cortège, armée improvisée.

Ce fut alors une baston de rue, violente et fascinante, désordre d'une vingtaine d'hommes enragés, entassés, que moi et quelques spectateurs périphériques pûmes contempler.

Les drogués aux chairs grises s'étaient rapprochés en glissant, leurs squelettes flottant dans des haillons. Ils se tenaient derrière six gosses médusés ; deux autres, un petit garçon, une petite fille – amours innocentes – avaient fui depuis le coup de feu.

Tout debouts et immobiles, camés et gamins ; et les spectres, complices après un regard terne, glissèrent jusqu'au dos des marmots, et de concert abattirent leurs poings liés en une massue, leurs coudes comme des

équerres de plomb ; lancèrent tous leurs genoux, leurs pieds, sur ces têtes fragiles. En un éclair les six gosses gisaient à terre ; quatre d'entre eux inanimés, deux autres se tortillant, hurlant, implorant la pitié d'agresseurs impassibles et nonchalants. Les faces des gamins furent piétinées jusqu'à répandre une bouillie de sang et de cervelle, le gris rosé et l'amarante en une mare aux reliefs informes.

Et comme la violence et la jubilation de voir le sang couler semblaient se nourrir elles-mêmes, dans ce ballet de l'immonde et du non-dit, des lames démesurées, des poings américains, des battes alourdies de métal étaient sortis de leurs fourreaux – des perfectos et des baggys –, pour mettre à terre dans l'assaut central, les premiers morts boursoufflés, ensanglantés, que les guerriers piétinaient.

Un hurlement ; un chien, massif – un rottweiler –, accourut, aux abois, jusqu'à l'arène des infanticides, où les camés à nouveau immobiles flottaient, hallucinés, en une posture déglinguée – et son maître courait derrière lui en gueulant. Le mastodonte lapa un peu du sang versé, de ses grumeaux ; fut pris de rage,

retroussa les babines et élança ses cents kilos et sa gueule béante vers les drogués. Il sauta à hauteur d'une tête dont il arracha la face avant – la bouche, le nez et les pommettes comme un masque de cuir, laissant un monstre, un zombie aux chairs à vif, s'affaisser dans un râle. Grognant d'un fond de gueule grave et rauque, le cerbère, son poil beige et noir lustré et agglutiné par le sang, poursuivit d'instinct ; mâchoire surpuissante arrachant un mollet, une main, un avant-bras entier, en secouant le cube de son museau démesuré.

Son maître à quelques pas le laissait faire, jouissant d'un apaisement malsain, d'un plaisir inhumain, quand, tranquillement, il sortit de son caban un lourd pistolet à grenaille ; il tira au hasard, sur les drogués démembrés, à l'agonie ; puis, s'approchant, il pris l'assaut du groupe en furie, devenu foule de plusieurs dizaines de personnes, qui déplaçait lentement son informe mêlée pour trouver appui sur le goudron, entre les mares de sang et les corps piétinés.

La grenaille fusa sans relâche – multitude d'éclats perforant au hasard, s'incrustant – douleur du fer rouge – dans les bras, les abdomens, les têtes.

Et la mêlée hurlante semblait ne jamais diminuer, ni en

nombre, ni en cris, en râles, insultes, invectives, braillements, beuglements, claquements des coups, bruits sourds des battes, souffle des lacérations...

Comment vous expliquer, de mon banc isolé, ce que je ressentais devant ce spectacle grandiose – cirque de la violence urbaine, étalement de la pulsion homicide latente de notre race, infraction aux interdits suprêmes que je m'efforçais de briser en moi.

Invisible, j'appréciais la variété des mises à mort, et des corps mutilés ; je me délectais de la beauté du sang humain répandu en gerbes, mares et fractales ; des moires du précieux écarlate sur le banal macadam, sous quelque lampadaire anonyme.

Pourtant détaché, je jouissais de ce spectacle comme d'un tableau lointain ; la mêlée et ses mouvements fluides malgré la multitude désordonnée ; les scènes périphériques, les individus isolés – la jeune femme enceinte et deux petites vieilles en statues que la peur a sculptées – et les monceaux de cadavres.

Les pieds dans la réalité, mon esprit vagabondait entre cette place et le phantasme.

Fulgurance – je vis le cadavre grotesque du vieux prophète, isolé depuis les déchaînements qui suivirent son suicide. Il se fit dans ma tête comme le dé clic d'un chien que l'on arme ; je m'approchai à pas de loup, certain que personne ne me vît, je saisis le flingue de la main roide, fouillai les poches, y trouvai deux chargeurs – c'était un automatique, denrée rare dans notre contrée torturé où la prohibition des armes visait à prévenir une hécatombe certaine.

Armé, je me sentis plus fort et apaisé, rafraîchi par tout le sang versé, rasséréiné par une brise de changement. Je marchai d'un pas tranquille, presque léger, jusqu'au banc où se figeaient femmes et vieillardes. Je me sentais d'humeur philosophe – laconique comme à mon habitude. Des pensées homicides éclataient dans mon esprit, cascade d'explosions gores – non celles qu'entraînerait un sang bouillonnant, mais les rêveries d'une hécatombe jouissive, où j'en finirai avec mon existence, traînant dans mon sillage la multitude d'un cortège de cadavres. Le scénario d'une fin sensée pointait dans ma pensée, presque malgré moi, comme une contamination du funeste spectacle auquel je venais d'assister.

Dévisageant les faibles survivants pour leur signifier ma présence – ô faces implorantes ! –, j'entrevis brusquement leur non-existence à venir. Ainsi, ce fut probablement la pitié qui m'inspira leur meurtre – première confrontation de ma personnalité à une stratégie embryonnaire.

Je sortais l'automatique et tirai trois coups rapprochés : les deux vieilles, leurs têtes rabougries trouées, s'affaissèrent sans un bruit. La jeune femme, dont je ratai le coeur, se retrouva à terre en gémissant, se débattant faiblement. Je l'achevai de trois balles dans son ventre difforme, puis quittai les lieux du massacre encore en cours.

C'était facile, un simple enchaînement de mouvements, aucun risque, aucune trace de remords – le labeur d'un quart de siècle sur la maîtrise de mes pensées et de mes émotions avait payé.

Je m'en allais en méditant.

# Épilogue

A toi l'être inconnu,

Le mouvement est amorcé. L'humanité décadente traîne son agonie dans l'éternel présent – c'est une vieille femme défigurée, sur son lit d'excréments, couverte d'un suaire tissé des fils et des tuyaux vers la matrice, artificielle, toute d'éther, toute puissante.

Nous devons être multitude, le regard droit, nos mains tendues prêtes à l'euthanasie.

Tu peux fermer les yeux longtemps, couvrir de fleurs et de présents trop riches le lit d'une chambre aseptisée. La mère mourante vomit ses goules.

Nous devons procéder au génocide de l'humanité ; l'éradiquer – qu'elle puisse enfin renaître.

Macaques du macadam entourés de silice – n'espérons plus le retour du messie ; la fin des temps est cette imperceptible éternité que nous devons stopper.

A toi l'être inconnu : l'amok.

\_~crzZt~ ...un éternel adolescent, la  
quarantaine, descend la rue. Il a l'air d'un  
cadavre, il est blanc, il est gris, la flamme est  
dans ses noirs orbites, racontent les passants.  
Il arrive sur la place du Palais, bondée ce matin-  
là.  
Il sort un flingue et tire – au hasard : un, trois,  
sept, *quinze* passants abattus.  
Puis il se tue... ~~rTtzz~-\_

A toi l'être inconnu : la peur.

Le héraut a brûlé sous les feux des médias. Nos  
squelettes calcinés sont la poudre de haine. Elle  
noircira les continents, gouvernés par la peur.  
La poussière de nos os, celle de nos charniers, nourrira  
l'utopie.  
Nous sommes le souffle du néant – encore timides,  
nous préparons la renaissance  
Ces mots dictés ex nihilo sont la promesse des cités  
aériennes.

A toi l'être inconnu : le rêve.